L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 23 FEVRIER 1891. 64ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 23 FEVRIER 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'Autriche et la Russie.

Indéniablement, le monde politique éprouve quelque émoi de la nouvelle du prochain voyage que doit effectuer à Saint-Pétersbourg l'archiduc François-Ferdinand d'Este, héritier présomptif de la couronne d'Autriche Hongrie. L'étendue et même la vivacité des commentaires en cours nous convient—dit le *Mémorial diplomatique* du 31 janvier—à apprécier, à notre tour, la portée de ce fait, et à chercher à en préciser la signification dans les circonstances où il se produit.

Et, tout d'abord, on a à se demander s'il se produit normalement. Sur ce point la réponse semble devoir être affirmative. Le Césarewitch, quittant la Russie, s'est arrêté à Vienne, pour rendre visite à la cour d'Autriche; l'héritier de François-Joseph va se présenter à la cour de Saint-Pétersbourg, répondant à un acte de courtoisie par une démarche courtoise. On fait même remarquer que le jeune archiduc, qui est appelé à régner, ne connaît pas les souverains d'Europe, et son voyage à Saint-Pétersbourg ne serait que le prélude d'autres visites du même ordre.

Mais, dans cette démarche, même ainsi présentée, on veut voir autre chose, et cette autre chose serait un rapprochement, ou tout au moins une tentative de rapprochement avec la Russie, accomplie par l'Autriche de concert avec l'Allemagne, sans l'avis de qui du reste, le cabinet de Vienne n'entrerait pas dans cette voie.

A vrai dire, ceux qui partagent cette opinion mettent en avant des arguments qui ne sont pas sans mérite: ils soutiennent, avec une valable apparence de raison, que la note identique transmise à la Bulgarie par les cabinets de Berlin et de Vienne relativement aux réfugiés russes est un indice indiscutable de ce dessein de rapprochement. Il y a bien là, en effet, une manifestation de bonne volonté de la part du gouvernement de Vienne à l'égard de celui de Saint-Pétersbourg; mais cette bonne volonté s'exerce sur un terrain tout particulier. A Berlin, la rigueur à l'endroit des nihilistes a été constante, et, par tradition, la cour d'Autriche et les successeurs de Metternich observent vis-à-vis des révolutionnaires, quels qu'ils soient, une même ligne de conduite. Cet accord pour donner sur ce point satisfaction au gouvernement du Czar n'aurait rien qui frappât absolument, s'il ne pouvait être mis en regard de la coupable et injustifiable complaisance dont certains journaux français font preuve à l'égard des nihilistes réfugiés à Paris. L'évasion de Padlewski, l'acquittement de M. de Labruyère sont des faits qui, de quelques explications qu'on les entoure, ne peuvent pas impressionner favorablement les cercles politiques des nations monarchiques; et, de façon évidente, l'opposition qui en résulte amène une interprétation désavantageuse.

On perd l'habitude de parler de M. de Bismarck; mais n'est-il pas à remarquer que l'ancien chancelier ne reçoit pas de la part de son successeur de sérieux démentis dans sa politique embrassant la péninsule des Balkans, pour mieux dire, en Bulgarie? Le nouveau chancelier, M. de Caprivi, ne doit pas être porté à voir d'un mauvais œil un rapprochement quelconque de l'Autriche et de la Russie propre à rendre de moins en moins irritante la question bulgare. Plus généralement, l'Allemagne n'a cessé de chercher à rétablir de bons rapports avec la Russie, et il n'a pas dépendu d'elle, ni de son jeune empereur, que ces rapports ne fussent meilleurs qu'ils ne le sont. Cette autre considération permet de dire que ce n'est donc pas l'Allemagne qui détournerait son alliée de se livrer à la tentative de rapprochement qu'on entrevoit.

L'Autriche évolue dans la triple alliance sans oublier le peu de fondement qu'elle peut mettre en l'amitié de l'Italie; et, de plus en plus, elle envisage sa seconde alliée comme une charge du contrat lourde à porter. On vit comme chiens et chats ayant signé un traité de paix, et l'on n'en reste pas moins chiens et chats. Ce n'est pas l'Italie exigeante, avide et besogneuse qu'il convient de ménager; et un voisin de qualité, comme la Russie, appelle, en somme, des égards.

Un désir de rapprochement n'a donc rien qui surprenne, et, allant plus loin, on peut présager que la tentative se sera pas sans effet.

Seulement dans quelle mesure cet effet se produira-t-il? C'est, en réalité, le point important. Peut-on entrevoir une réconciliation entière entre les trois empires, si l'on veut vider plus à fond la question? Hardiment la situation permet d'affirmer que cette réconciliation est impossible, et il est facile d'en fournir la raison.

La Russie ne saurait, sans une imprudence capitale, se décider à un nouveau rapprochement étroit avec l'Allemagne; car par ce seul fait elle détruirait l'équilibre actuel des forces européennes. Si elle rompait cet équilibre, ce serait à ses dépens sûrement, une fois l'éventualité accomplie d'un nouvel écrasement de la France. Cette hypothèse, aussi certaine que redoutable, met donc obstacle à une complète entente des deux empires.

Entre la Russie et l'Autriche l'obstacle naît, également invincible, de la question de la suprématie en Orient. Le problème demeure avec des phases plus ou moins aiguës; il peut devenir simplement latent, mais sans comporter, ou tout au moins on n'en devine pas, d'arrangement sincère et durable. Il est à remarquer qu'en effet la diplomatie autrichienne agit sous la pression de l'influence magyare, que cette influence est prédominante et aussi longtemps qu'elle le sera, elle rendra toute transaction, tout accommodement impossible.

Maintenant est-ce à dire qu'un rapprochement entre l'Autriche et la Russie, même réduit aux proportions résultant des circonstances générales que nous venons de rappeler, ne doivent pas être accueillis, même par nous, avec faveur? Entretenait il quelque inquiétude dans ces conditions? Nous ne le pensons pas. Une détente nouvelle dans les rapports des empires du centre avec la Russie doit avoir pour effet d'affermir la paix, résultat auquel on ne saurait qu'applaudir. Nous n'élèverons pas une voix discordante dans ce concert pacifique, dont nous souhaiterons sincèrement la durée, certains qu'il ne changerait rien au fond des choses, que la politique générale suivie par les nations européennes resterait la même, parce qu'elle est la résultante d'intérêts vitaux, communs, indestructibles.

Disons, en terminant, que le choix qui aurait été fait pour accompagner le jeune archiduc dans son voyage à la cour du Czar, du feld-maréchal-lieutenant comte de Uxkull, ancien attaché militaire à Saint-Pétersbourg, personnage connu pour nourrir des tendances plutôt favorables à la Russie, vient à l'appui de ceux qui prophétisent le rapprochement que nous persistons à croire devoir se manifester dans la forme, et aucunement dans le fond.

Le jeune Mitonnade à l'auteur de ses jours:

—Dis donc, papa, pourquoi qu'ils recherchent les vieilles murailles, les lézards?

—C'est pour y trouver des lézardes.

Notes d'album:

La femme du foyer est admirable dans ses soins; on sent que l'amour a passé par là.

Les charrons font souvent la roue, mais ils n'en sont pas plus fiers.

L'homme ne sait bien qu'il a été heureux que lorsqu'il erre sur les ruines de son bonheur écroulé.

FEUILLETON.

GRAND CŒUR

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA VOIX DU SANG.

(Suite.)

Elle se mit entièrement entre les mains du soi-disant prince qui lui inspirait une sorte d'admiration avec ses grands mots, ses grandes manières, ses exagérations continuelles ne trouvant rien d'assez beau pour elle, et surtout pour lui.

Un matin il lui dit:

—Vos bijoux sont magnifiques, mon cher amour, mais ils sont bien mal montés.

On donne une grande fête au Cercle nautique la semaine prochaine, je désirerais vivement que Mme la princesse de Canalèse y fût la plus belle pour tout le monde, comme elle l'est pour moi.

Voulez-vous me confier vos diamants, je les ferai arranger en diadème, et j'y ajouterai ce qui manquera?

Avec un air de suprême indifférence il ajouta:

—Il faudra les doubler probablement, car pour réaliser ce que je rêve, il n'y en aura pas la moitié assez.

Sans défiance, elle lui remit tout ce qu'elle avait.

Le soir, il ne rentra pas.

Elle l'attendit vainement toute la nuit.

Le lendemain, elle reçut une lettre dans laquelle le prince de Canalèse la prévenait qu'il avait dû partir subitement pour Rome où une de ses parentes, très malade, le réclamait.

Il ajoutait:

—Je reviendrai à temps, je l'espère, pour vous offrir la magnifique couronne de princesse, que confectionne pour vous un des grands bijoutiers des Arcades, celui chez lequel vous avez tant admiré ce beau collier d'émeraudes, qu'à mon retour, j'espère également vous offrir.

Inès trouva extraordinaire ce départ pour Rome, effectué ainsi, sans avoir pris le temps de revenir à la maison chercher des vêtements, ou la prévenir par un mot.

Un soir, à quelques jours de là, elle lut dans un journal de Nice, qu'un escroc célèbre avait été reconnu sur la promenade des Anglais par une de ses dupes, et que suivi par elle, il était parvenu à lui échapper.

La jeune femme ne se douta pas le moins du monde qu'il s'agissait de son prince.

Elle l'attendait toujours; mais les semaines se passèrent, et elle ne vit arriver que les notes et les réclamations des fournisseurs, qui d'abord très souples et très doux, devinrent insolents et durs à mesure qu'ils tremblèrent pour leur argent.

Alors comme le prince ne donnait plus signe de vie, que la fête du Cercle nautique était passée, Inès fut de nouveau mordu par le soupçon, et elle se rendit chez le bijoutier des Arcades.

Là, elle réclama ses diamants; mais personne ne sut ce qu'elle voulait dire, et on lui certifia qu'on n'avait rien vu le prince Canalèse.

Elle pensa que l'Italien s'était peut-être trompé de maison, et elle alla voir ailleurs; elle courut même tout Nice; mais partout la réponse fut invariablement la même, on n'avait rien reçu.

En même temps, soit à la suite des nombreuses plaintes qui eurent lieu au parquet, soit parce que certains renseignements étaient venus d'Italie, on découvrit que le prince Canalèse n'était qu'un filou célèbre, plusieurs fois condamné.

Bientôt la jeune femme vit son mobilier qui n'était même pas payé, saisi et vendu à la requête de toutes les dupes qu'avait faites Canalèse.

Elle-même fut arrêtée comme sa complice.

Néanmoins, en présence de ses larmes, de son indignation, de sa colère qu'on sentait bien être véritable, surtout du vol de diamants dont elle-même avait été la victime, on la relâcha.

Mais Inès, après la prison préventive qu'elle venait de subir, était dans un tel état d'épuisement et de maladie, que sans gîte et sans ressources, elle dut se faire porter à l'hôpital.

Alors désespérée, découragée, et surtout humiliée, elle pensa à sa mère, la seule dont l'affection pour elle ne s'était jamais lassée, et elle lui écrivit.

Le temps de sauter en wagon et de dévorer l'espace dans le train le plus rapide qu'elle put trouver, et Diane arriva auprès de sa fille.

Elle n'eut ni un mot de reproche, ni une récrimination en la retrouvant si misérable, si dégradée même, sur ce lit d'hôpital.

Au contraire, elle éprouva comme une sorte de joie malsaine, âpre et profonde.

En effet, après ses propres aventures, Inès n'aurait plus ni le droit ni même la force de lui reprocher sa conduite à elle.

Diane la retrouvait et pour toujours! Que lui faisait le reste!....

—Je suis bien malade, lui dit la jeune femme. J'ai bien peur que tu ne sois arrivée trop tard.

Le cœur de Mme d'Argelles se serra en une épouvante folle.

Jusque-là, en effet, dans l'ombre des rideaux, elle n'avait pu voir ni les traits livides, ni l'amaigrissement extraordinaire d'Inès.

Sa fille.... voir mourir sa fille!

Elle n'avait jamais pensé à cela.

Elle se raidit, car il ne fallait pas effrayer la malade.

—Je te guérirai, lui dit-elle, aie confiance en moi.

Elle la prit et l'emporta comme une folle bien loin de Nice, dans un village perdu du littoral, où personne ne les connaissait, et où elle espérait que le soleil, la lumière et les brises salines rendraient des forces à la malade.

Son espoir fut déçu.

Le mal faisait de rapides progrès.

Bientôt la chaleur les chassa vers le Nord.

—Je veux aller à Paris pour consulter et pour qu'on me guérisse, déclara un jour Inès à sa mère.

Et celle-ci, sans souci de son propre danger, car on pouvait la reconnaître et l'arrêter, se mit aussitôt en devoir d'exécuter ce nouveau caprice.

Mme d'Argelles pensait bien à sa sûreté vraiment, quand elle voyait sa fille s'en aller heure par heure et minute par minute!

Du reste, Diane avait tellement vieilli et changé depuis la scène d'Amiens, qu'elle était absolument méconnaissable.

A la place de la frange soyeuse de ses magnifiques cheveux noirs qu'elle avait portée toute sa vie, retombant jusque sur ses sourcils hautains, elle avait maintenant deux bandeaux blancs comme de la neige, qui, en découvrant son front, donnait une expression toute différente à son visage, aujourd'hui désenchanté et désespéré, avec une expression de mortelle tristesse.

—N'aimes-tu pas mieux aller dans l'Engadine ou en Hongrie dans une forêt de pins? demanda Diane à Inès.

—Non, répondit celle-ci, les médecins de Paris seuls me sauveront peut être, si je puis être encore sauvée.

Elles partirent au plus vite, et bientôt la marquise installa la malade dans un petit hôtel de Passy, tout entouré d'arbres et de fleurs.

Peu à peu, avec ses forces qui déclinaient, la jeune femme ne fut plus la même.

Ses caprices, ses duretés, ses exigences avaient fait place à une apathie indifférente, à une sorte de mélancolie silencieuse et désespérée.

Elle se cachait cependant de Diane pour pleurer, car depuis que celle-ci était allée la chercher à Nice, elle éprouvait pour sa mère une reconnaissance et une tendresse tout à fait inconnues de la marquise jusque-là.

L'amour et le désespoir de la malheureuse mère ne pouvaient qu'augmenter par suite de cette situation nouvelle, on le comprend.

Elle ne dormait plus, elle ne vivait plus, passant dans une église à supplier Dieu de lui pardonner et de sauver Inès, tout le temps qu'elle ne consacrait pas à la malade.

—Si ma fille meurt, répétait-elle, farouche et décidée, je veux mourir aussi.

Un jour, malgré toutes les précautions de la jeune femme, Diane la surprit en larmes.

—Qu'as-tu? lui demanda-t-elle, prise d'une douleur sans nom, en la voyant pleurer.

—Je pense au passé, lui dit Inès, et je le regrette.

—Guéris, répondit la malheureuse mère, et qui sait si le bonheur ne luira pas encore pour toi?

—C'est impossible. D'abord je ne guérirai pas; ensuite je ne peux plus être heureuse....

—Je t'en supplie, ne parle pas ainsi. Tu me désespères....

Inès attira Diane jusqu'à elle, et l'embrassa à plusieurs reprises.

—Ecoute, lui dit-elle, j'ai un secret qui m'étouffe. Laisse-moi te le dire, veux-tu? Et surtout ne me gronde pas....

—Te gronder, que vas-tu penser-là? Quand je t'adore comme je le fais!

Ah! tu ne me connaîtras donc jamais!....

Que me fait tout, à part toi?....

—Eh bien! après t'avoir quittée, un jour, à Paris, en passant par hasard devant une église, j'ai vu des voitures de noces.

Je suis entrée.

Pourquoi?.... Comment?.... Je ne le sais pas!....

Sais-tu ce que j'ai vu?....

Lui, Maurice, se mariant avec Henriette, le visage rayonnant de bonheur, avec un air si doux, si bon, si attendri que j'en ai été toute remuée.

Ah! ma pauvre maman, c'est bête ce que je vais t'avouer là. Mais à partir de ce moment, c'est lui Maurice que j'ai aimé.... que j'ai voulu.... que j'ai désiré.

Pour le voir me sourire encore comme autrefois, pour reprendre ma place à ses côtés, j'eusse mis le feu au monde.

C'est alors que pour l'oublier, je me suis mise à faire toutes les folies que tu sais.

Elles m'ont tuée.... Et je ne l'ai pas oublié!....

Elle cacha son visage dans son mouchoir, et se mit à sangloter bruyamment, profondément.

Diane la pressait silencieusement sur son cœur, sans oser lui adresser un seul mot de consolation.

Mme d'Argelles n'était-elle pas la plus coupable, en effet, et la désunion de ce ménage n'avait-elle pas été son œuvre?

Au bout d'un quart d'heure, Inès se calma.

A l'encontre de certains malades, elle voyait sa maladie telle qu'elle était et ne se faisait pas d'illusions sur son état.

—Depuis que je suis ici, impuissante et terrassée par le mal, dit-elle, je ne considère plus les choses sous le même aspect....

Tu m'as pardonné, toi, le mal que je t'ai fait, parce que tu m'aimes par-dessus tout. Mais je ne voudrais pas mourir sans emporter le pardon des autres, également!....

—Tais-toi, tu ne mourras pas, s'écria Diane éperdue autant de ces paroles que de ce qu'elle pressentait du désir de sa fille.

—A quoi bon se faire illusion? dit la malade doucement. Si tu ne me crois pas, demande au médecin qui me soigne, et il te renseignera.

Quant à moi, je suis mère aussi, ajouta-t-elle d'une voix plus basse, et en parlant du petit pour la première fois. Je ne veux pas mourir sans embrasser l'enfant, sans avoir le pardon du père.

—Il ne viendra pas, murmura Diane qui pensait aux dernières paroles de Maurice disant si catégoriquement: "Je ne lui pardonnerai jamais."

—Il faut écrire.

—A lui?.... A Maurice?

—Non, à Henriette. Elle est bonne, elle est heureuse, dis-lui que c'est une mourante qui l'implore. Elle ne refusera pas.

Et Diane avait obéi; et elle avait écrit à Henriette la lettre que nos lecteurs connaissent, et qui fit partir toute la famille pour Paris.

Le jour même de son arrivée, Souriquette se rendit à la poste restante, ainsi que le lui avait demandé Diane dans le post-scriptum de son billet si douloureux.

"Vous nous trouverez à Passy, No 220, rue de la Tour, sous le nom de Mme et Mlle d'Avelines, disait la marquise à Henriette, dans la nouvelle lettre qui attendait la femme de Maurice.

"Ma fille est aux portes mêmes du tombeau, et je crois, Dieu me pardonne!.... qu'elle vous attend pour mourir."

Fort troublée, la petite-fille de Jacques revint rue Denfert.

Laure n'avait pas eu une minute d'hésitation.

M. de Rhodes, au contraire, surtout depuis son arrivée à Paris, avait été repris par toutes ses angoisses, tous ses pressentiments.

—Je suis troublé comme à l'approche de quelque catastrophe nouvelle, avait-il dit à sa petite-fille.

Quant à Roselin, qui maintenant ne jurait plus que par Jacques, il avait bruyamment appuyé l'opinion de M. de Rhodes.

—En voilà des manières pour ces coquines! disait-il sans se gêner. Elles n'avaient qu'à se bien conduire, la mère et la fille, elles n'en seraient pas là....

Bien intéressantes, Dieu garde!.... pour aller encore nous apitoyer sur elles!....

—Tais-toi, Roselin, disait Laure, si tu continues sur ce ton, Maurice ne voudra pas y aller.

—Ce beau malheur!.... C'est encore ce qu'il aurait de mieux à faire.

—Alors tu veux que plus tard le petit lui reproche de n'avoir pas voulu pardonner à sa mère, et de l'avoir laissée mourir désespérée?....

Va, mon pauvre homme, il vaut toujours mieux outrepasser ses devoirs pour des gens comme nous, la conscience est plus tranquille.

Et devant les prières de sa mère, Maurice, malgré ses insurmontables répugnances, s'était enfin décidé à l'accompagner chez Mme d'Argelles.

Ils avaient pris tous les trois, lui, le petit et Laure, une voiture à la station, afin de ne pas donner l'éveil au cocher de remise qu'ils employaient d'habitude, et ils étaient descendus devant le Trocadéro.

A pied, tous les trois, ils eurent vite atteint l'hôtel de la marquise.

Diane, qui les attendait, avait éloigné la garde et les domestiques.

—Venez, dit-elle en les précédant, elle a voulu se lever, mais elle n'a plus que le souffle.

Laure, à l'aspect des cheveux blancs, de la robe noire très simple, et le visage bouleversé de Mme d'Argelles s'était arrêtée saisie.

Maurice, lui, ne sentait que sa répugnance qui augmentait, sans que le plus léger souvenir du passé vînt adoucir l'amertume de tout ce qui lui rappelait Diane.

Dans une petite pièce où le soleil entrait à flots, Inès était étendue sur une chaise longue.

Malgré la chaleur du jour, et les couvertures qui l'entouraient, elle grelottait.

Une sueur froide couvrait son visage émacié; le peignoir de flanelle blanche qui l'enveloppait ressemblait à un suaire, et se plaquait sur son corps amaigri, devenu petit et étroit comme le corps d'une enfant.

A l'aspect de Maurice, elle tressaillit et voulut tendre sa main vers lui.

Peut être ce mouvement trop fort pour elle, peut être l'émotion de ce revoir tant désiré, lui enlevèrent ils pendant quelques minutes la conscience d'elle même.

Toujours est-il qu'elle se renversa en arrière, fermant ses yeux, aux magnifiques paupières brunes.

Alors, avec la raie noire de ses cils, sa pâleur de cire s'accentua encore, et elle parut tout à fait privée de vie.

—Mon Dieu! mais elle est morte!.... balbutia Laure impressionnée jusqu'aux moelles.

Diane se précipita vers sa fille et lui frotta les tempes avec du vinaigre.

Maurice, les sourcils froncés, ne bougeait pas.

Quant à l'enfant, réfugié contre la robe de Mme Vallauris, il tenait sa menotte crispée dans la main de sa grand'mère, et disait, les yeux pleins de larmes:

—Zai peur!.... m'an Laurette, *allons-en!*....

Inès, au bout de quelques minutes, recouvra ses sens.

—Merci d'être venus! balbutia-t-elle.

Après un repos, elle continua, suffoquée:

—Je vais mourir.... Pardon!....

Laure était tombée à genoux et sanglotait.

Mais elle vit que Maurice, immobile, ne parlait pas, peut-être parce que l'effort était au-dessus de sa volonté; peut-être simplement parce qu'il ne pouvait pas le faire; alors elle se releva, elle prit la main de son fils et murmura:

—Je t'en conjure, au nom de ce que j'ai moi-même souffert par toi, pitié!...

Avec lui, alors, elle s'approcha de la mourante, et eut le suprême courage d'appuyer ses lèvres sur le front décoloré d'Inès.

—Malheureuse!.... malheureuse enfant, balbutia-t-elle au milieu de ses larmes, que vous payez cher vos erreurs!....

Devant ce baiser, devant ces pleurs, devant l'incommensurable bonté de cette femme au cœur d'or, et cependant à l'honnêteté si pure, Inès, à bout de forces murmura:

—Ah! quelle mère j'avais en vous!....

C'est maintenant que je le vois, que je le sens.... Obtenez de votre fils mon pardon!....

Alors, quand il l'aura dit ce mot suprême, vous me donnerez le petit, que je l'embrasse.... Pas avant!.... Non pas avant!....

Laure éperdue regarda Maurice.

Il ne résista plus à l'ardente supplication que contenait le grand œil si bon de sa mère.

—Dieu vous a envoyé le châtiment ici-bas, dit-il lentement, qu'il pardonne à votre repentir!....

—Et vous?

—Je ne serai pas plus sévère que lui, je vous pardonne aussi.

—Ah! merci! merci!....

Et maintenant.... mes yeux se troublent.... je sais que c'est la fin.... Mère donnez moi l'enfant!....

Diane, par un effort surhumain, renfermant sa douleur en elle, avait essayé de s'emparer du petit pour le mettre dans les bras d'Inès, mais l'enfant lui échappa, tournant autour de Laure, se cramponnant à elle, répétant, les yeux hagards et pris d'un tremblement fou:

—Allons-en.... allons-en.... Peur!.... ai peur!....

Laure à son tour voulut le prendre, pensant que Mme d'Argelles qu'il ne connaissait pas lui donnait une terreur nerveuse, instinctive, ainsi qu'en éprouvent souvent les enfants; mais il lui résista à elle, comme il avait résisté à son autre grand'mère.

—Veux pas!.... répétait-il, très pâle, les yeux de plus en plus dilatés, veux pas, peur!....

—Peur de quoi, mon chéri, quand je suis là, avec toi? lui demanda Laure en le couvrant de baisers.

De son doigt il montra Inès.

—Là!.... ti-il.... Là!.... Elle.... Peur!....

Et comme Laure enfin l'avait redressé sur son épaule, et le penchait vers la mourante, tout le corps du petit se raidit en une tension nerveuse extraordinaire, il s'accrocha au cou de Mme Vallauris, et se mit à pousser des cris aigus, épouvantables, presque terrifiants, des cris de petite bête qu'on égorge, des cris comme les enfants ou les femmes seuls en poussent dans les minutes de suprême affolement.

Inès étendit la main.

De grosses larmes roulaient silencieuses de ses paupières à demi fermées.

—Votre vœu n'est pas exaucé...... Maurice, dit-elle lentement...... Dieu ne me pardonne pas!....

Laure dut emporter le petit au dehors.

Vallauris, très ému cette fois ci, restait debout devant la chaise longue, contre laquelle Diane, agenouillée, regardait sa fille mourir, aussi livide qu'elle.

En effet, de nouveau, Inès renversa la tête en arrière, son visage revêtit une expression de douleur indicible, ses yeux s'ouvrirent démesurément, se fixant sur Maurice, et elle ne remua plus.

Ni les soins, ni les caresses folles de la marquise cette fois-ci ne la firent revenir à elle.

C'était fini!....

Discrètement, Mme Vallauris partit avec son fils et son petit fils, à peine calmé et dont la petite poitrine était encore soulevée de soubresauts convulsifs.

—Eh bien!....demanda Souriquette en les voyant tous revenir....Comment cela s'est-il passé!....Comment va-t-elle?....

—Elle est morte, répondit Laure.

La jeune femme devint très pâle.

Mais lorsque Mme Vallauris raconta la peur de Maxime et les dernières paroles de la mourante:

—La malheureuse, dit Souriquette en pressant son petit Jacques à elle dans ses bras, ce cher bébé qui, tant caressé, tant aimé, souriait déjà à tous....La malheureuse, comme elle a dû souffrir!....

—Paix aux morts! répondit gravement le comte qui était là avec Vallauris. Mais lorsqu'on sème le vent on ne peut que récolter la tempête!....

Ce fut Roselin qui, avec ses impressions vraies et sa rancune inexorable eut le dernier mot de toutes ces tristesses:

—Ah! s'écria-t-il, pourvu que nous en soyons enfin débarrassés!....

Il était dit qu'ils ne l'étaient pas encore....

Jacques voulait repartir tout de suite pour Astarac.

Henriette était affreusement pâle, avec des maux de cœur qui pouvaient peut-être présager beaucoup de choses, qui pouvaient aussi n'être que simplement la fatigue que lui donnait le bébé, très grand et très fort pour son âge.

Mais ce malaise de sa petite-fille affolait le comte de Rhodes, et il lui semblait que dans l'air pur des montagnes seulement, ses nerfs, probablement ébranlés, s'équilibreraient de nouveau, comme la paix reviendrait également à tout le monde.

C'était l'avis de chacun.

On se disposait donc à partir, lorsque tout à coup la santé de l'enfant donna de vives inquiétudes à Laure.

Pendant la nuit, en effet, le petit Maxime se réveilla en sursaut, et à Mme Vallauris effrayée outre mesure, il disait, en se cramponnant à elle:

—Ai peur! m'an Laurette, allons en.

Immédiatement, elle le conduisit chez un grand spécialiste pour enfants, le docteur Girard, et le lui fit examiner.

—Ce petit bonhomme-là est merveilleusement constitué, dit l'homme de l'art mais il a la tête développée, et le système nerveux très excitable. Reconduisez-le moi dans deux jours. Je vais le surveiller attentivement.

Son indisposition ne me paraît pas grave, mais j'aime mieux l'avoir à portée.

Il ordonna un certain régime, très sévère comme nourriture, avec le plus d'air possible, des bains, des distractions et de l'exercice.

Or, il y avait une chose qui amusait Maxime au delà de toute expression, c'était le guignol établi au Luxembourg.

Et comme le grand jardin était tout proche de la rue Denfert, soit Laure, soit une femme de chambre, amenait constamment le bébé jouer et respirer sous les grands arbres.

Cette fille, appelée Catherine, ne demeurait que depuis quelques mois chez les Vallauris, mais elle était sérieuse, honnête et douce, avec un amour infini pour l'enfant.

On retarda naturellement de quelques jours le départ pour les montagnes, et Maxime fut conduit plus que jamais s'amuser au Luxembourg.

Sous l'empire du régime qui fut rigoureusement suivi, ses petits nerfs ébranlés se remirent vite, et ses terreurs nocturnes se calmèrent en partie.

A la deuxième visite le médecin le trouva infiniment mieux.

—J'ai eu peur d'une méningite, dit-il. Aujourd'hui, je vous garantis que ce ne sera rien. Cependant par excès de prudence j'aime mieux le voir encore une fois ou deux.

—Alors quand pourrons-nous partir?

—La semaine prochaine. En attendant, laissez-le au grand air le plus que vous pourrez, n'est ce pas?

Les courses au Luxembourg continuèrent de plus belle.

Une après-midi où Laure n'avait pas accompagné son petit fils, Catherine qui la remplaçait ne rentra pas à cinq heures comme elle le faisait d'ordinaire.

Six heures, puis sept, puis sept et demie sonnèrent....

Rien.

Laure, qui était descendue dix fois jusqu'au bout de l'allée qui longeait les bâtiments de l'usine, n'y tint plus et, dévorée d'angoisse, n'ayant parlé de ses tourments qu'à M. de Rhodes, elle finit par aller à la rencontre de l'enfant.

Au Luxembourg, le jardin était à peu près désert, et elle ne trouva point son petit fils.

A huit heures et demie, seulement, elle rentra comme une folle, rue Denfert.

Jacques avait dû donner des explications sur les absences de Laure, et tout le monde était tourmenté, ne trouvant pas la chose naturelle.

—Catherine et le petit sont-ils rentrés? Tel fut le premier mot de Mme Vallauris.

Le visage bouleversé de Roselin lui répondit éloquemment.

Elle tomba en sanglotant sur une chaise, tandis que chacun se regardait éperdu, n'osant prononcer une parole de consolation ou d'espoir.

—Cette coquine d'enfer nous l'a volé! s'écria Vallauris.

Maurice s'était déjà emparé de son chapeau.

—Je cours chez elle, s'écria-t-il.

—Je vous accompagne, répondit M. de Rhodes, que le désespoir de Laure bouleversait.

—Moi aussi! fit Roselin.

—Non, papa, dit Maurice, il faut quelqu'un ici avec Henriette et maman.

Plus bas il ajouta:

—Maman est dévorée de chagrin, reste avec elle, calme-la.

Le pauvre homme n'était pas capable de calmer qui que ce fût.

Il s'arrachait les cheveux, répétant:

—Dieu garde!.... Je le disais bien, moi, que nous n'en avions pas fini avec ces canailles de malheur!....

Comme à l'ordinaire ce fut Henriette qui se mit aussitôt à la hauteur de la situation.

—Va avec Maurice, papa, dit-elle à M. de Rhodes, moi je me charge de mes pauvres parents ici.

Ah! continua-t-elle en serrant les mains du comte à les briser, si tu savais comme je t'aime d'aller à la recherche de ce pauvre petit....et comme je bénirai Dieu si c'est toi qui le leur ramène!

—Je ferai dans tous les cas ce qu'il faudra pour cela, répondit Jacques en s'éloignant.

Au seuil de la porte il se retourna.

—Surtout, recommanda-t-il à sa petite-fille, sois calme et raisonnable.... je t'en conjure.

—Ne t'inquiète pas, dit-elle, dans ce moment-ci, ne pense pas à moi qui ne crains rien, mais à eux......Ils sont si malheureux....

Pendant que Laure et même Vallauris s'abîmaient dans leur désespoir, Maurice et le comte se firent conduire aussitôt rue de la Tour, à Passy.

La maison était hermétiquement close.

Ils sonnèrent tout de même.

Au bout de quelques minutes, un homme d'un certain âge vint ouvrir.

—Mme d'Avelines? demanda le fils de Roselin.

—Madame est partie deux jours après l'enterrement de mademoiselle, lui fut-il répondu.

—Tout à fait partie, ou bien reviendra-t-elle?

—Je ne le crois pas, madame a tout fait emballer; elle a payé ce qu'elle devait de loyer, et elle s'en est allée.

—Où?

—A Londres, je crois. Du reste, c'était l'adresse qui était sur les malles.

—Faut-il aller à Londres? demanda Maurice à Jacques dès qu'ils se furent éloignés de l'hôtel.

—L'essentiel est de rentrer d'abord rue Denfert, répondit M. de Rhodes. Je crois que nous nous sommes alarmés trop tôt.

Si Mme d'Argelles est repartie depuis quatre jours pour Londres, ce n'est pas elle qui a volé Maxime.

—Rentrons, dit Maurice en donnant au cocher l'adresse de chez lui.

A leur arrivée, il n'y avait rien de nouveau.

Ni l'enfant ni sa bonne n'était revenu; Laure et Roselin étaient en proie au même désespoir fou, tressaillant au moindre bruit, faisant les suppositions les plus extravagantes.

Souriquette, à grand'peine, était arrivée à les empêcher de partir, de courir dehors, au hasard, sans pensée et sans but.

Maurice leur raconta ce que le concierge leur avait dit du départ de Diane.

—Nous le retrouverons, dit-il, puisque Mme d'Argelles ne nous l'a pas pris.

Il ne finissait pas de prononcer ces mots, que la sonnette de la porte avertit que quelqu'un en franchissait le seuil.

En même temps, Laure poussa un cri de lionne, et se lança dans l'antichambre: elle venait de reconnaître la voix de Catherine.

C'était elle en effet, mais seule, et dans quel état!....

Pâle, se soutenant à peine, elle semblait aussi abîmée de douleur que les Vallauris eux-mêmes.

—Maxime?.... Où est Maxime?.... balbutia Laure éperdue.

Catherine était tombée anéantie, sur une chaise, et la tête inclinée sur sa poitrine, elle sanglotait dans l'attitude du plus violent désespoir.

—Je ne sais pas.....finit-elle par dire au milieu de ses larmes.

—Comment! s'exclama Roselin, vous ne savez pas!....Qu'est-ce que vous voulez dire, Dieu garde!....Vous moquez-vous des gens!....

Alors au milieu de ses sanglots, de plus en plus convulsifs, elle raconta qu'une dame en grand deuil s'était approchée du petit vers quatre heures. Elle l'avait attiré avec des gâteaux et des bonbons. L'enfant, mis à un régime assez sévère et gourmand par nature, ne lui avait pas résisté. Et puis...... et puis......

A ce moment-là, les sanglots de la malheureuse redoublèrent au point qu'elle ne put ajouter un mot de plus.

—Et puis quoi! insista Maurice; je vous en supplie, parlez, il est peut être encore temps de retrouver le petit, mais à condition que vous disiez bien tout.

Elle se décida à continuer, et expliqua qu'elle avait causé pendant quelques minutes avec une bonne, et que quand elle avait voulu tourner la tête vers Maxime, elle ne l'avait plus vu.

—Comme une folle, ajouta-t-elle, je me suis alors levée, regardant de tous les côtés, il m'a semblé apercevoir la dame en deuil se dirigeant vers le boulevard Saint-Michel avec l'enfant.

—Alors, qu'avez vous fait!.... —Mon Dieu!.... mon Dieu!....

—J'ai couru derrière elle.

—Et puis!....

—Et puis, je l'avais presque rattrapée, et c'était bien elle en effet que j'allais atteindre, quand elle est montée dans une voiture.

La voiture s'en est allée vers la Seine.

—Il fallait en prendre une autre, et promettre au cocher tout ce qu'il aurait voulu pour la rejoindre.

—Je n'y ai pas pensé. Mais j'ai mis mes jambes à mon cou, et dame!....je l'ai suivie.... de loin.... Mais enfin je la voyais toujours.

—Et où s'est elle rendue?

Je ne le sais pas. Je l'ai perdue rue de Rivoli.

—Vous êtes allée jusque là?

—Je suis allée bien plus loin. Mais près du Trône je me suis aperçue que je m'étais trompée. Il est descendu une dame en deuil aussi de cette voiture-là, mais bien plus jeune que l'autre, et sans enfant. La tête, que je voyais seule au dessus de la capote rabattue de la voiture, m'avait fait commettre mon erreur.

—Pourquoi n'êtes vous pas revenue ici tout de suite?

—J'ai perdu l'esprit. Je ne sais plus où je suis allée, ni ce que j'ai fait.... Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai bien cherché le pauvre petit, au Luxembourg, rue de Rivoli, aux Tuileries, partout....

Elle se mit à sangloter plus fort.

—Comment était la dame qui l'a emporté? demanda Laure.

—Plus grande que moi, avec de bien beaux yeux noirs, et des bandeaux de cheveux tout blancs.

Maurice se dressa tout d'une pièce.

—Mme d'Argelles n'est pas partie pour Londres, dit-il, et c'est elle qui nous a volé l'enfant.

—Etait-ce la première fois que vous voyiez cette dame? interrogea M. de Rhodes à son tour.

Catherine hésita.

—Dites la vérité, insista Jacques, ce sera peut être le seul moyen de réparer le mal que vous avez fait.

—Non, monsieur, dit aussitôt Catherine; depuis quelques jours déjà cette personne cherchait à parler au petit.

—Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenus!

—Je n'y attachais pas d'importance; il est si gentil que tout le monde lui parle ou le caresse.

On congédia Catherine, sincèrement désespérée, et toute la famille tint conseil.

Tout le monde, même Souriquette, affolée de la douleur navrante de ceux qu'elle aimait, tout le monde excepté M. de Rhodes perdait la tête.

—Il faut aller ce soir même à la Préfecture porter une plainte, dit le comte. Puis, pendant que quelqu'un dirigera les recherches ici, et fera surveiller la rue de la Tour, un autre de nous partira pour Londres savoir si Mme d'Argelles y est vraiment.

—Et son adresse à Londres? demanda Maurice.

—Avec son nom de d'Avelines, on la trouvera aisément. Du reste le concierge de la rue de la Tour nous a dit avoir vu l'inscription qui était sur les malles, peut-être l'aura-t-il retenue.

—Je repars pour Passy sur l'heure, dit Maurice, et demain matin, je prendrai le premier train pour l'Angleterre.

Souriquette jeta un regard désespéré à son mari, mais elle ne prononça pas une parole.

Vallauris saisit ce regard au passage et le comprit.

—Non, mon petit, dit-il à son fils, ce n'est pas toi qui partiras, mais moi. Ta jeune femme est nourrice, il ne faut pas que l'inquiétude trouble son lait. Ce qu'il y a à faire n'est pas bien difficile, j'en serai capable aussi bien que toi.

Deux gros baisers d'Henriette le payèrent de sa bonté.

La chance servit Maurice.

Le concierge de la rue de la Tour se souvenait du nom du quartier de Londres, et même de la rue où Diane avait adressé ses malles.

—Je n'ai pas de mérite à cela, dit-il, car j'ai longtemps habité moi-même, comme valet de chambre, cette partie de la banlieue de Londres, où demeure Mme d'Avelines.

Le lendemain, Roselin partit, tandis que Laure désespérée pleurait toutes ses larmes, que Souriquette vainement essayait de la consoler, que Jacques, Maurice, et même la pauvre Catherine battaient Paris en tous sens, faisant toutes les suppositions imaginables, se raccrochant à toutes les branches.

Hélas!.... quoique les meilleurs agents de la sûreté fussent en campagne, aucun résultat n'arriva.

Et le désespoir de Laure augmenta encore, si c'est possible, surtout lorsque Roselin envoya cette dépêche:

"Malles de marquise arrivées. Elle point. Domestiques ont pas nouvelles d'elle.

"VALLAURIS"

Alors, on ne conserva plus de doutes.

Au lieu de partir, après l'enterrement d'Inès, Diane était restée à Paris pour s'emparer du petit.

Dans quel but?

Personne ne le devinait.

Le troisième jour, Souriquette eut une idée.

—Il faudrait savoir où Inès a été enterrée, dit-elle, et aller surveiller sa tombe. Mme d'Argelles ne peut manquer de s'y rendre. Si elle n'a pas l'enfant avec elle, en la suivant habilement on arrivera toujours à savoir où elle le cache.

Deux heures après avoir entendu sa femme émettre cette idée, Maurice qui était parti aussitôt, savait qu'Inès était inhumée au cimetière de Passy.

Il y courut, et le gardien l'eut vite conduit à la tombe de celle qui avait été sa femme.

Elle était couverte de fleurs.

—Qui les a apportées? demanda Maurice. Le savez vous?

—Oui, monsieur, répondit l'homme. C'est une dame en grand deuil, la mère, je crois, car elle suivait l'enterrement.

—Comment est-elle?

—Grande avec les cheveux tout blancs. Elle est venue tous les jours jusqu'à mardi dernier. Ce jour-là, elle est même restée jusqu'à la nuit. Mais depuis je ne l'ai plus vue.

Un pressentiment horrible serra la gorge du jeune homme.

Pourquoi depuis quatre jours Diane n'était-elle pas revenue?......

Néanmoins, il resta à quelque distance de la tombe, la surveillant de loin, jusqu'au moment de la fermeture des portes.

La marquise n'avait point paru.

Il revint dire chez lui, à la fois ce qu'il avait appris, et la stérilité de son attente.

Le lendemain matin, le successeur des Vallauris,—lequel était un garçon de cœur, fort intelligent, et qui par ses ouvriers, ou par les domestiques de Laure, savait quelles angoisses dévoraient les Roselin,—vint trouver Jacques.

Il avait à la main un numéro du *Petit Journal*.

—Monsieur le comte, lui dit-il, pardonnez-moi de m'occuper de vos affaires. Ce n'est pas par indiscrétion que je le fais, croyez le. Mais il me semble qu'il y a là dedans un article de fait-divers, peut être intéressant pour vous.

Il tendait le journal.

Jacques le lut et devint très pâle.

Voici ce qu'il venait en effet de voir:

"Il y a huit jours, une personne en très grand deuil, et paraissant sous le coup du plus violent désespoir, a loué un appartement meublé rue de Londres. Elle a déclaré se nommer Mme d'A...., et elle a ajouté qu'elle attendait qu'on lui amenât son petit fils, pour repartir aussitôt avec lui pour l'Angleterre.

"Elle sortait tous les jours, en effet, presque du matin au soir. Mercredi dernier, elle est arrivée vers cinq heures avec un petit garçon de trois ou quatre ans environ.

"Depuis on ne les a plus vus, ni l'un ni l'autre.

"Mais comme elle avait payé un mois de loyer d'avance, la concierge chargée de l'appartement, quoique la croyant partie pour l'Angleterre, attendait la fin du mois pour entrer chez l'étrangère, lorsque hier il sembla, en passant devant l'appartement, que des odeurs fétides s'en échappaient.

"La concierge alla aussitôt prévenir le commissaire de police du quartier, et ce magistrat, à l'aide de la clef que possédait celle qui l'avait averti, pénétra chez Mme d'A.... Là un spectacle fort émouvant l'attendait. Mme d'A.... était étendue habillée et morte sur son lit. Dans ses bras, l'enfant sans vie paraissait dormir. Un mot trouvé sur la table de la chambre donnait l'explication de ce suicide.

"Ma fille est morte il y huit jours, disait Mme d'A......je ne veux pas lui survivre.

"Dans l'autre monde où elle nous attend, je lui ramène son fils; qu'on nous enterre tous les deux à ses côtés, au cimetière de Passy, où elle a été ensevelie sous le nom de Mlle d'A......"

"Cette affaire, ajoutait le *Petit Journal*, paraît mystérieuse. Mais demain, l'enquête commencera, et révélera probablement des détails qu'on ignore."

Maurice entrait.

—Venez avec moi, lui dit Jacques.

—Ah! est ce qu'il y a du nouveau?

—J'en ai peur.

Le visage bouleversé du comte frappa d'un coup profond le fils de Laure.

M. de Rhodes remercia le successeur de Roselin, il mit le journal plié dans sa poche et emmena Maurice.

Lorsqu'ils furent en voiture, il lui fit lire l'article.

—Mon Dieu! sanglota Maurice, c'est lui!.... mon pauvre petit!.... Ah! Dieu me punit, je ne l'ai pas assez aimé!....

Jacques n'eut pas le courage de répondre.

La voiture arriva vite rue de Londres.

Le commissaire de police précisément était dans l'appartement.

Jacques lui fit passer sa carte.

Aussitôt, le magistrat accourut.

—Vous êtes le comte de Rhodes? demanda-t-il.

—Oui, monsieur.

—J'ai pour vous une lettre de la morte.

—Pouvez-vous me la donner?

—Oui, la voici.

Par discrétion, il se retira, tandis que Jacques et Maurice lisaient ensemble les lignes suivantes:

"Mon parrain,

"Pourrez-vous jamais pardonner à la plus grande coupable qui soit au monde? J'ai vu mourir ma fille après avoir été abandonnée par elle, et je crois que le châtiment a été à la hauteur de mes crimes. Je vais la rejoindre, et je lui ramène son fils, qu'elle voulait tant revoir, tant embrasser.

"C'est un innocent, il mourra sans souffrance et sans regrets, puisqu'il n'aura encore rien connu de la vie. Qui sait ce que lui eût gardé l'avenir? Qui sait surtout s'il ne vous eût pas fait souffrir comme moi? Dans tous les cas je ne peux supporter l'idée de rien laisser d'Inès et de moi en m'en allant. Et quand ce ne serait que pour les angoisses que cette mort vous épargnera, pardonnez-moi, et faites-nous enterrer tous les deux, à côté de ma fille.

"DIANE DE CANDALES."

Maurice sanglotait éperdument sur l'épaule du comte.

—La malheureuse! murmura Jacques, même en mourant, elle a encore fait du mal!......

Plus bas il ajouta:

—Peut être en ayant voulu faire du bien!......

EPILOGUE.

Malgré tout, les formalités légales remplies, M. de Rhodes a accompli le dernier vœu de la terrible morte, et elle repose avec le pauvre petit Maxime à côté d'Inès dans le cimetière de Passy.

Maurice a sincèrement pleuré son fils. Roselin et Laure ont failli mourir de chagrin.

Quelque temps après, alors que toute la famille était revenue dans les montagnes, et habitait cette fois ci ensemble à Astarac, le lait tout à coup a passé à Souriquette.

Laure, alors, s'est chargée de nourrir le petit Jacques au biberon; mais cette besogne maternelle n'a point cicatrisé sa blessure profonde; elle est restée triste, désolée, sans que rien la distraie ou la calme.

On se demandait quel miracle allait pouvoir ramener le bonheur chez ces braves gens toujours désespérés, lorsqu'un nouveau petit ange l'a accompli, ce prodige tant désiré.

Une belle petite fille, qui déjà était cause du malaise de Souriquette à Paris, qui un peu plus tard avait volé le lait du petit Jacques à Astrac, est venue au monde dans le vieux château des Pyrénées.

—Je veux qu'elle s'appelle Laure Roseline, a dit la jeune mère encore toute décolorée, toute dolente, mais toujours énergique et vaillante.

Plus bas, elle a ajouté, en serrant la main de sa mère adoptive:

—En famille, nous l'appellerons Rosou!

Et devant cette mignonne adorée, qui en effet lui rappelle la petite morte d'autrefois, Laure s'est consolée.

A-t-elle oublié?

Non, les mères n'oublient jamais.

Mais la joie et le bonheur sont revenus de nouveau sous les sourires et les caresses dont la couvre la jolie fillette dont chacun raffole.

Quant à Roselin, il est en extase devant elle et ne cesse de répéter:

—Tout le monde me dit qu'elle me ressemble, Dieu garde...... Celle-là, personne ne me la volera, coquin de sort!....

Et de fait, il ne la quitte pas plus que ne la quitterait un de ces beaux chiens de montagne, incarnation vivante du dévouement et de la vigilance; il la traîne partout, la promène sur ses épaules, et au lieu de l'appeler Rosou comme Laure, il se remplit la bouche de ces deux mots qui ne lui ont jamais paru si harmonieux:

Mlle Roseline Vallauris!....

Certainement, quand le bébé le nommera pour la première fois *papa*, ce sera le plus beau jour de sa vie....

FIN.

FEUILLETON.

EN DÉTRESSE!

—PAR—

JULES MARY.

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

I

Saint-Benoît est un joli et frais village du département de l'Ain, dans la vallée du Rhône. Adossé à d'assez hautes montagnes couvertes de bois, de fourrés, et même, sur certains versants bien exposés, de vignes et de cultures, il a devant lui une plaine grasse et fertile, morcelée à l'infini par les petites propriétés coupées en carrés, comme un damier, séparées presque toujours entre elles par des vignes ou des arbres fruitiers. Ceux-ci, mêlés aux peupliers, qui, de leurs cimes sans cesse ondulantes, saluent les toits de chaume du village, donnent l'air, de loin, à cette campagne, d'une forêt continue qu'interromprait seulement le cours impétueux du Rhône.

De la montagne tombent des cascades dont quelques-unes ont une chute de plus de vingt pieds de hauteur et qui forment, au bas, sur le bord des routes, des ruisseaux transparents d'une eau turbulente et joyeuse. Cette eau traverse en minuscules canaux toutes les rues de Saint-Benoît, toujours pressée, toujours fuyante; elle passe devant les fermes, contourne les jardinets, fait des crochets à travers champs, revient en méandres innombrables, avant d'aller se perdre dans les flots du grand fleuve.

L'été, pendant la chaleur, quand la nature alourdie se repose, sommeille, quand tout fait silence, que les oiseaux eux-mêmes se taisent et que les insectes seuls bourdonnent, sous la fournaise du soleil de midi, on perçoit, par les rues du village, un murmure monotone, toujours égal à lui même, pareil à la conversation qu'entretiendraient à l'ombre deux naïades amoureuses. Ce sont les ruisselets bavards qui viennent des cascades et qui roulent sur les cailloux blancs.

En dehors de Saint-Benoît et presque sur le chemin de halage qui longe le Rhône, s'élève encore aujourd'hui une maisonnette blanchie à la chaux, à toit d'ardoises, tout au milieu d'un potager superbe.

C'est la propriété du père et de la mère Angelot.

Ils ne sont pas seuls à l'habiter. On entend souvent des chansons, chantées par une voix fraîche, dans la maison proprette, et certes, ce n'est ni le père Angelot, un petit vieux ratatiné, presque infirme, qui chanterait, ni la mère Angelot, une grande aux cheveux tout blancs, au dos voûté par les rudes labeurs de la terre. Ce sont de braves gens tous deux. Le père aime à rire et même à boire, et la mère est toujours de bonne humeur. Mais si gaiment qu'ils prennent la vie, ce n'est pas leur gosier de soixante dix hivers qui laisse échapper ces jolies notes perlées.

Il faut des lèvres rouges et des dents blanches pour une voix si cristalline, si pure et si chaude. Et puis, comme un piano accompagne la voix—un piano dans cette chaumière!—il est à croire que les gros doigts noueux des paysans n'ont jamais fait résonner les touches d'ivoire et que sur celles-ci se promènent des mains plus délicates et plus fines, des doigts plus mignons et fuselés, aux ongles roses....

Il y avait là, en effet, une jeune fille âgée de dix sept ans, qu'on appelait dans le village Clotilde Angelot, bien qu'elle ne fût pas du tout parente des vieux.

De taille moyenne, plutôt grande, des yeux noirs très vifs, à la fois énergiques et doux, un front volontaire, des lèvres un peu fortes, découvrant des dents admirables dans un sourire qui creusait des fossettes sur des joues très brunes et veloutées, enfin l'ensemble d'une physionomie sur laquelle il eût été difficile de deviner la race. Il y avait, en elle, de la femme du Midi, aux ardeurs violentes du sang qu'a surchauffé l'équateur, et de la Française affinée, délicate et nerveuse. Tel était le portrait de la très jolie fille qui chantait, en ce jour d'été de 1867, chez le père Angelot, en s'accompagnant du piano, dans une chambre blanchie à la chaux, au premier et seul étage de la maisonnette.

Autour d'elle rien que des meubles très pauvres. Un lit à rideaux de cretonne à fleurs, lit de fer et cretonne à bon marché. Quelques chaises de paille. Une armoire-commode dont les cuivres indiquaient qu'elle datait du premier Empire. Sur la cheminée, des vases avec des fleurs. Une glace à cadre de bois noir, avec un filet doré. Une table de toilette en marbre, très élégante, le seul luxe, avec un superbe piano à queue, en marqueterie, valant trois cents louis, de cet intérieur, malgré tout frais, parfumé, coquet dans sa simplicité.

Le soleil y faisait fête, entrant à pleines fenêtres ouvertes.

Les autres chambres de la maison ne rappelaient plus que l'habitation ordinaire du paysan, avec ses meubles rustiques, sa poterie primitive, ses rangées de légumes au plafond, l'âtre énorme, sans cesse allumé, le haut lit à couverture rouge dans l'alcôve armoire, les images coloriées, plantées à la muraille, et des outils dans tous les coins, avec des graines, déjà soigneusement étiquetées, pour le jardinage de la saison prochaine.

L'existence de Clotilde Angelot était enveloppée de mystère et depuis quinze ans que la jeune fille était à Saint-Benoît, offrait un prétexte tout naturel aux commentaires les plus étranges.

L'imagination était très surexcitée à son endroit.

Quelques-uns avaient prétendu qu'elle pouvait bien être la fille d'un roi, car on ne connaissait ni son père ni sa mère; d'autres, sans prétendre aussi haut, affirmaient que Clotilde avait dans les veines du sang de grand seigneur; on brodait, on inventait sur son compte bien des histoires depuis quinze ans.

Et de fait, Clotilde semblait justifier les exagérations et donner prise aux soupçons les plus singuliers.

Quinze ans auparavant, le père Angelot avait reçu d'un notaire de Paris, Me Chavarot, rue Saint Georges, une lettre le priant de partir aussitôt et de venir à l'étude.

Me Chavarot était un enfant du pays, parti de bas, monté très haut. Pour faire entreprendre un pareil voyage à Angelot, il fallait de sérieux motifs, d'autant plus que le paysan, dont les deux jambes avaient été écrasées par une voiture l'année précédente, se déplaçait difficilement. Mais comme à la lettre était joint un billet de cinq cents francs, Angelot n'hésita pas à partir aussitôt.

Il resta trois jours absent.

Le troisième jour au matin, des mariniers qui passaient sur le chemin de halage et qui le connaissaient, aperçurent Angelot et sa femme assis sur le seuil de leur porte et qui faisaient manger une potée de soupe à une fillette de deux ans, à laquelle ils souriaient de toutes les grimaces les plus drôles de leur rude visage hâlé et recroquevillé.

—Tiens, fit l'un, une gosse chez la maman Angelot.... Ce n'est pas de vous cette jolie frimousse.... hein, la mère?

—Que non, ce n'est pas de nous.... Ça n'a pas une figure de gens de notre sorte.

—D'où qu'elle vient?

—Ah! voilà, nous ne savons pas....

—Qué farce! Pour de vrai, vous ne le savez pas?

—Aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel! dit la mère Angelot en se signant, et fort sérieuse.

On sut le jour même à Saint-Benoît que de Paris, Angelot avait rapporté une petite fille jolie comme un ange, bien qu'elle fût très brune, presque aussi brune qu'une mulâtresse, et âgée de deux ans à peine.

Tout le monde courut la voir. Et chacune des cinq ou six cents personnes qui défilèrent chez Angelot posait la même question, à peu près dans les mêmes termes:

—Qui vous l'a donnée?

—M. Chavarot, le notaire.

—D'où vient-elle? Son père? sa mère? son pays?

—Nous n'en savons plus que vous.

On n'en put obtenir davantage. Angelot et sa femme avaient, en répondant, un air à la fois si grave et si convaincu que le doute n'était pas permis.

Ils disaient la vérité.

Que s'était-il passé dans le voyage du paysan, à Paris, et que lui avait dit le notaire?

En arrivant à Paris, Angelot, assez indifférent aux beautés de la grande ville, était monté en voiture et s'était fait conduire rue Saint Georges.

Me Chavarot était absent. Le paysan dut attendre. On l'introduisit tout de suite, du reste, lorsque le patron fut rentré, dans un cabinet très large et sérieusement élégant, dont les portes furent fermées avec soin.

Et entre le paysan et le notaire s'engagea la conversation suivante:

—Vous ne travaillez guère, père Angelot, depuis votre accident! Il doit y avoir de la gêne au logis.

Il y aurait de la misère, sans les économies de la jeunesse....Malheureusement elles sont au bout de leur rouleau, les économies.

—Et que comptez vous faire?

—Moi? Rien. C'est à peine si je peux planter des salades. C'est la mère Angelot qui me fait vivre. Elle bêche et cultive le jardin, soigne la vache, le porc et les poules. Je l'aide tant que je puis, mais ce n'est pas beaucoup. Quand elle a le temps, elle va en journée, pour faire la lessive chez les bourgeois.

—Et ça durera?

—Oh! monsieur le notaire, le jour où je verrai que c'est trop dur pour elle, le Rhône n'est pas loin, il n'y a que le chemin de halage à traverser.... plouf!

Et le vieux, très calme, fit mine de piquer une tête.

—Eh bien, moi, je vous offre la tranquillité pour votre vieillesse....Je sais que vous êtes un brave et honnête homme....et voilà pourquoi j'ai pensé à vous.

—Vous êtes bien bon, monsieur le notaire, mais je voudrais savoir, moi qui suis si propre à rien, comment je pourrais vous être utile.

Me Chavarot se recueillit un peu. Il considérait curieusement la figure du bonhomme et semblait se demander s'il allait accepter sa proposition.

Après ce léger silence il se décida:

—Vous n'avez pas d'enfant?

—Non. J'en ai eu deux. Ils sont défunts tous les deux.

—Cela vous plairait-il d'adopter une petite fille?

—Adopter?

—Entendons nous.... Je ne demande pas qu'elle devienne votre fille régulièrement et selon la loi. Non. Seulement vous la prendrez à côté de vous. Vous l'élèverez et vous l'aimerez comme si elle était vraiment votre fille, jusqu'au jour où elle trouvera à se marier.

—Ce n'est pas ordinaire ce que vous me demandez-là, fit naïvement Angelot.

—Je le reconnais.

—Qu'est-ce que c'est que cette fillette, sauf votre respect?

—Vous ne le saurez jamais.

Angelot parut interloqué. Le notaire ne lui laissa pas le temps de trop longuement réfléchir.

—Qu'il vous suffise d'avoir confiance en moi et d'être sûr qu'il n'y aurait rien que de très honorable dans votre acceptation. Je vous ai choisi parce que vous êtes de mon pays, parce que je vous connais et que je sais votre situation digne d'intérêt. Mais, à défaut de vous, je trouverai cent familles, dans ma clientèle de la campagne, qui s'estimeront heureuses d'accepter mon offre.

—C'est curieux tout de même.... Ainsi, vous ne me direz jamais d'où elle m'arrive, cette fillette?

—Non.

—Ni de qui elle est fille?

—Non plus.

—Jamais?

—Jamais! Ma parole d'honneur est donnée: Je ne la reprendrai pas.

—Alors, c'est bien, elle sera de la famille....

Chavarot tendit la main au paysan.

—Vous êtes un brave homme et j'étais bien sûr que vous accepteriez, sans condition, sans me parler d'argent, pour le seul plaisir, malgré votre misère, de faire une bonne action.

—Il est de fait que ça n'est pas chez nous qu'elle deviendra coquette et dépensière et qu'on lui donnera le goût du luxe. Faut même vous dire qu'elle n'aura pas tous les jours du beurre sur son pain.

Le notaire souriait. Et d'un ton détaché:

—Le pain et le beurre, c'est Clotilde qui les fournira, père Angelot,—du pain et du beurre frais....

Et prenant un papier sur son pupitre:

—Clotilde, aujourd'hui, jouit de soixante-cinq mille huit cents francs de rente, en excellents fonds!....

Angelot fit une grimace pour avaler sa salive. Il ouvrait des yeux énormes avec un air si comique que Me Chavarot, en dépit de sa gravité, riait de plus en plus.

—Et elle n'a que deux ans, ajouta-t-il. Capitalisez les intérêts simples et les intérêts composés jusqu'à dix huit ou vingt ans quand elle se mariera et vous vous rendrez compte que ce n'est pas elle qui apportera la misère dans la petite maisonnette blanche que je connais, là bas, tout au bord du Rhône.

Les yeux du père Angelot se remplirent de grosses larmes.

—Ah! que vous êtes bon, monsieur le notaire....

—Alors, c'est entendu?

—Et c'est nous, de pauvres gens, qu'on a choisis pour élever cette petiote, alors qu'elle pourrait habiter un palais, se payer des voitures, s'ajuster des falbalas, des rubans, des crinolines larges comme un pressoir?

—Elle n'a que deux ans, ne l'oubliez pas!

—N'importe, c'est drôle tout de même. Enfin, c'est dit.

—Bien. Vous repartirez dès ce soir. Vous ne tenez pas à visiter Paris, je suppose?

—Ma foi non......ça manque un peu de verdure, votre Paris.

—Voici le premier quartier d'une pension de deux mille francs qui vous sera servie annuellement pour l'entretien de l'enfant. Les frais d'éducation, plus tard, et toutes les dépenses que l'on ne peut dès aujourd'hui prévoir, seront payés en dehors de cette pension qui vous est destinée, à vous uniquement. Vous m'écrirez tous les huit jours pour me donner des nouvelles de Clotilde.

—Je vous écrirai, oui, monsieur le notaire.

Quelques minutes après, Chavarot faisait venir dans son cabinet un amour de fillette, vive et gaie, aux grands yeux profonds, ombragés de cils qui rendaient les yeux plus obscurs encore et qui, tout de suite, voulut grimper sur les genoux du paysan. Angelot souriait, gêné, ayant envie de l'embrasser cette enfant, et se retenant par fierté, parce qu'il ne voulait pas laisser croire au notaire que dans son baiser entrait une arrière-pensée d'intérêt, de lucre, d'avarice satisfaite.

Il avait l'âge des grands-pères et il adorait les petits comme tous les vieux qui se voient revivre en eux. Et ç'avait été une rude douleur, dans le temps passé, quand, pour la seconde fois, la mort avait frappé à la maisonnette blanche et avait enlevé le dernier des rejetons!

Voilà pourquoi il avait envie de l'embrasser, la petite, et voilà pourquoi, ne l'osant pas, il laissait couler des larmes dans les rigoles creusées par les rides le long de ses deux joues.

—Eh bien! eh bien! père Angelot! fit le notaire ému.

—On l'aimera, pour sûr, on l'aimera que je vous dis!....

—J'en suis certain.... et je suis bien certain aussi qu'elle ne vous donnera que de la joie...... Allons, voici l'heure de votre départ. Je vais vous envoyer chercher une voiture. Vous n'êtes pas trop fatigué? Vous êtes homme à repartir tout de suite?

—C'est-à-dire que je voudrais déjà rentrer auprès de la Angelot et lui montrer ce que je lui rapporte.

—N'oubliez pas mes recommandations. Il vous faudra m'écrire tous les huit jours.

—Oh! je me souviendrai.

—Du reste, j'irai moi-même souvent à Saint-Benoît.

—Vous y serez le bienvenu, monsieur le notaire.

—Allons, adieu.

—Au revoir, monsieur le notaire. Viens, petite, viens, mon bébé.

L'enfant n'avait pas fait de résistance. Elle avait suivi le paysan. Le notaire les avait accompagnés jusqu'au seuil, en bas, et ce fut lui qui mit Clotilde en voiture.

Il regarda celle-ci jusqu'au moment où elle disparut au tournant de la rue Saint-Lazare.

Il restait pensif.

Il murmura:

—Etrange destinée que celle de cette pauvre petite! Que lui réserve l'avenir? sera-t-elle heureuse? ou bien le passé dont elle est innocente retombera-t-il lourdement sur sa vie?

Heureuse, certes elle le fut à Saint-Benoît, car elle trouva chez les Angelot l'affection d'un père et d'une mère, une affection qui ne se démentit jamais, pendant les quinze ans qui s'écoulèrent entre le jour où Clotilde arriva au village et celui où commence ce récit.

De tout le mystère qui entourait l'enfant, les Angelot ne savaient qu'une chose, c'est qu'elle était et qu'elle serait extrêmement riche. Quand elle se marierait, à dix-huit ou vingt ans, le notaire l'avait dit, elle aurait trois millions de dot et il ne se trompait pas, le notaire, puisque c'était lui qui gérait la fortune et qui, plus tard, devrait en rendre les comptes.

Comme Chavarot n'avait pas recommandé le secret, Angelot avait parlé; on connut tout de suite dans tous les environs l'existence de cette héritière et l'enfant grandit au milieu de la curiosité sympathique, de la vénération superstitieuse.

On la mit en pension à L[illegible] d'abord, puis à Paris où elle resta [illegible] ans.

Ces absences étaient autant de crève-cœur pour Angelot et sa femme. Ils la voyaient partir chaque fois avec la crainte de ne plus la revoir.

Aussi, quand ils recevaient de bonnes, longues et tendres lettres, étaient ils bien joyeux, et quand elle annonçait qu'elle allait revenir en vacances, sa chambre était elle prête deux mois avant le 1er août.

Maintenant qu'elle était jeune fille et qu'elle se savait très riche, Clotilde aurait pu se montrer fière et dédaigneuse. Jamais, au contraire, elle ne fut plus douce et plus prévenante envers ses parents adoptifs.

Me Chavarot, et, plus tard, après la mort du vieux notaire, son fils, qui reprit son étude, lui avaient offert d'embellir sa chambre, de lui acheter des bibelots coûteux, des meubles de luxe afin de l'habituer à tout le bien être qui l'attendait et au milieu duquel elle était destinée à vivre.

Elle avait refusé.

Lorsqu'elle eut l'âge de comparer et de réfléchir, elle ne fut pas sans s'inquiéter de la situation étrange qu'elle occupait chez les Angelot.

Ceux ci avaient bien été obligés de lui dire qu'elle n'était qu'une étrangère pour eux.

Maintes fois, elle leur fit raconter comment elle avait été recueillie.

Elle avait insisté maintes fois aussi, pour qu'ils lui en avouassent davantage, croyant qu'ils mentaient.

Mais que pouvaient-ils dire?

Alors, elle s'était adressée au notaire.

Le fils de Me Chavarot, qui avait repris l'étude, était un jeune homme d'une trentaine d'années, d'allure grave et douce, de figure attristée. La nature l'avait mal doué, le pauvre garçon, car il était bossu.

Une croyance populaire veut que les bossus soient très bons ou très méchants. Chavarot était très bon.

Certes, son infirmité avait influé sur son caractère et de là venait sa mélancolie.

Il avait bien fallu qu'il en prît son parti, mais la mélancolie était restée avec une sorte d'humeur un peu sauvage qui le faisait rougir et lui mouillait les yeux lorsqu'il entendait une allusion plaisante à quelque infirmité du genre de la sienne.

Ce jeune homme, craintif et d'une intelligence supérieure, avait heureusement trouvé le bonheur dans son ménage, auprès d'une femme aussi honnête qu'elle était jolie et qui l'aimait.

C'était dans le ménage Chavarot que Clotilde allait passer ses journées de sortie.

Un de ces jours-là,—elle avait alors seize ans,—plus soucieuse que d'habitude, plus préoccupée de l'impénétrable mystère qu'on entretenait autour d'elle, Clotilde prit le notaire à part et l'interrogea:

—Monsieur Chavarot, dit-elle d'une voix tremblante,—et dont elle essayait, par un sourire, de démentir l'émotion,—je vous ai déjà interrogé bien des fois. Je n'ai obtenu de vous que des réponses évasives. Aujourd'hui je vous prie de m'écouter attentivement. Je ne suis plus une petite fille. Je veux connaître tout ce qui m'intéresse. Dites-moi la vérité.

Au ton ferme de cette demande, Chavarot jugea que la jeune fille était décidée à tout apprendre, coûte que coûte.

—Ma chère Clotilde, les réponses que vous avez obtenues de moi n'étaient pas évasives. Je ne puis rien vous dire. Je m'attendais depuis longtemps à la conversation que nous avons aujourd'hui. Je prévoyais vos demandes, votre inquiétude, votre désir.

—Et vous êtes prêt à me répondre?

Le notaire dit tristement:

—A vous répondre ce que vous savez déjà.

Elle eut un geste de colère et de [illegible] désespérée.

—C'est mon droit de vous interroger pourtant!....

—C'est mon devoir de ne rien dire.

—Pourquoi? Quelle énergique volonté vous ferme la bouche?

—Un engagement d'honneur pris par mon père et auquel j'ai dû souscrire, lorsque mon père mourut: un engagement que mon père n'eût jamais transgressé et que je n'oublierai, de mon côté, jamais.

—Ainsi vous savez qui je suis, ce que je suis; vous savez quel a été mon père, quelle a été ma mère!.... Ils vivent tous deux peut être encore?.... Peut-être les ai je rencontrés!.... Et vous ne m'avez pas prévenue!.... Ah! ne comprenez-vous pas combien cela est cruel!.... Votre devoir, dites-vous! Quel devoir si puissant et si en dehors de l'humanité peut vous obliger à garder un silence si douloureux pour moi.... Car vous gâtez ma vie, monsieur Chavarot, ma vie qui pourrait être heureuse.... Vous m'avez dit que je suis riche, extrêmement riche. D'où me vient cette fortune? Qui me l'a donnée? Et peu m'importe d'être riche, puisque je suis malheureuse.... Ah! que j'envie les jeunes filles autour de moi, si rieuses, si insouciantes; elles ne se préoccupent pas de la vie, ne remontent pas vers le passé, ne cherchent pas à pénétrer les secrets de l'avenir!.... Elles sont confiantes en l'amour de leur père et de leur mère!.... Elles n'ont pas besoin d'autre chose et la vie est souriante pour elles!.... Tandis que moi!

Et elle essuya ses larmes.

—Tandis que vous, ma chère Clotilde, vous vous vous faites de la peine comme à plaisir.... Votre père et votre mère n'existent plus.... Vous pouvez regretter de ne les avoir pas connus, mais ce regret ne peut que s'adoucir avec le temps.

—Vous me le jurez?

—Je vous le jure, mais je ne veux rien vous dire de plus. N'espérez donc rien.... et épargnez moi, ma chère enfant, des demandes qui renouvellent votre tristesse et qui ne sont pas faites pour me causer, à moi qui vous aime, beaucoup de joie.

—Et toute ma vie s'écoulera au milieu de ce mystère....

—Le beau malheur, mon enfant! Je trouve, en somme, que le sort a été doux pour vous. Vous êtes belle, intelligente, gracieuse, très riche, d'une fortune indépendante qui vous permettra de faire autour de vous bien des heureux et de soulager bien des misères.... La famille que vous n'aurez pas eue, pendant votre enfance, Dieu vous la donnera quelque jour lorsque vous aurez trouvé un mari qui vous aimera!....

—Ma fortune, je la donnerais volontiers pour être instruite de ce que l'on me cache!

Le notaire ne répondit pas.

Elle le regardait bien en face, les yeux brillants.

Elle répéta, appuyant sur les mots:

—Ainsi, jamais! jamais!

—Vous l'avez dit!

Elle murmura sourdement:

—Il y a là quelque terrible histoire!

Elle avait baissé la tête. Elle ne regardait plus le notaire. Autrement si